

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

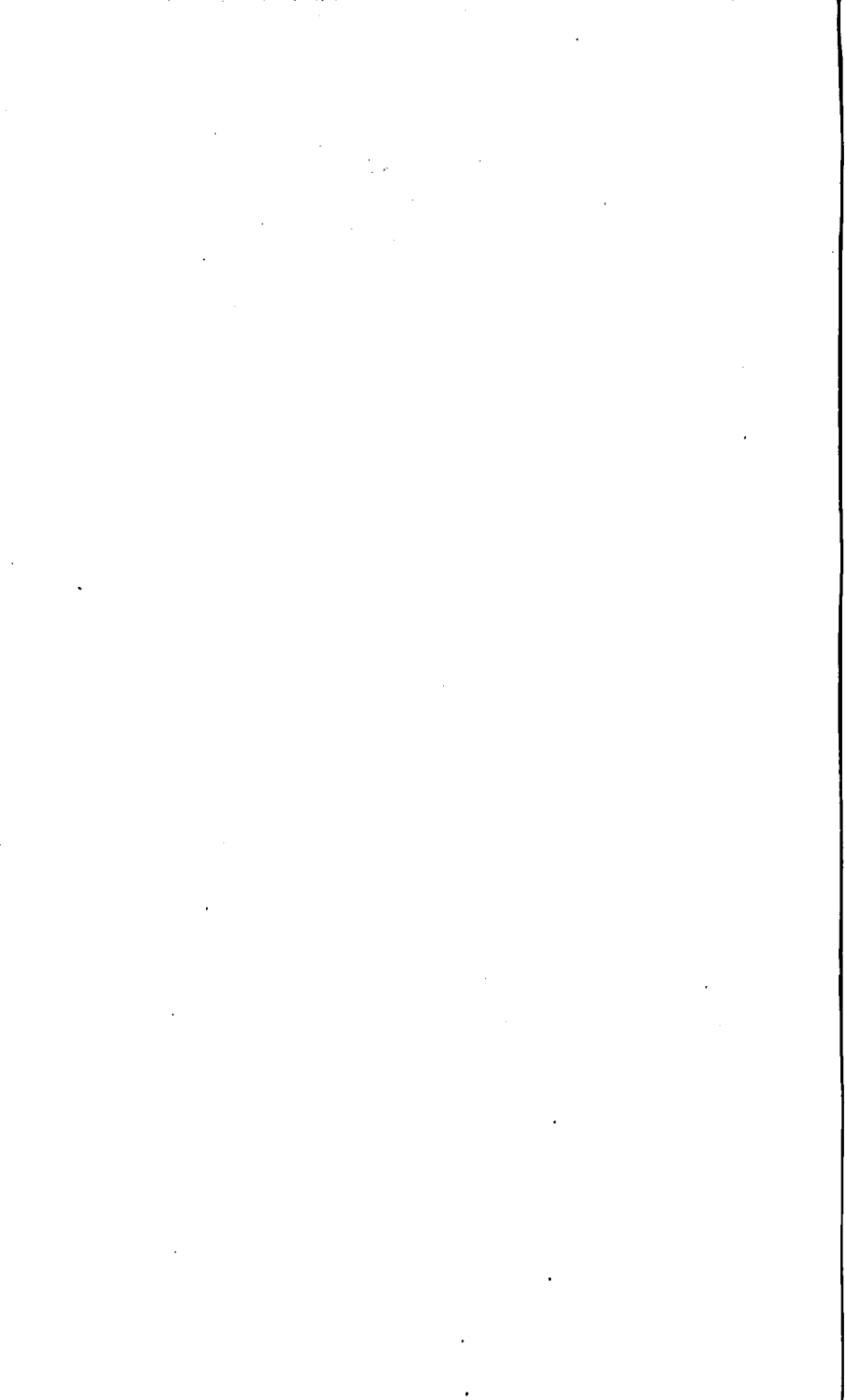
SOURCE DES IMAGES

Google Livres

CONGRÈS

SCIENTIFIQUE

DE FRANCE.



PRÉFACE.

LE Congrès scientifique de Besançon aura des résultats durables pour la FRANCHE-COMTÉ. La plupart des questions qui se rattachent à l'avenir, à la prospérité de notre province, ont été soulevées et soumises aux lumières de la discussion dans cette assemblée, de qui l'opinion et les vœux seront assurément consultés chaque fois qu'on s'occupera de l'application des projets conçus dans l'intérêt du pays.

Dans cette courte session, le Congrès a traité successivement les points les plus pratiques, les plus *actuels* de l'agriculture et de l'industrie commerciale; il a émis des pensées judicieuses sur l'utilité de l'enseignement agricole porté dans les Comices, sur l'abolition de la vaine pâture, sur les moyens d'améliorer les différentes races d'animaux domestiques, sur la direction qu'il conviendrait de donner au chemin de fer qui doit traverser la FRANCHE-COMTÉ, sur l'établissement d'un comptoir d'escompte à Besançon, et sur plusieurs autres sujets d'un intérêt général.

La mission spéciale qu'il a reçue de ses fondateurs est d'animer le courage, d'exciter l'émulation, d'opérer le ralliement des hommes qui, généreusement adonnés à la science, languissent dans les provinces, abandonnés à leur propre direction, isolés, en quelque sorte, par la centralisation intellectuelle. Sur ce point, l'action bienfaisante du Congrès a dépassé nos espérances.

Des rapports demandés aux secrétaires de chaque Section sur l'état des lettres et des sciences dans la province ont démontré que toutes les branches des connaissances y sont cultivées, et que l'histoire naturelle, la physique, la chimie comptent de fervents disciples dans des localités où l'on ne soupçonnait pas que l'amour de la science eût pu pénétrer.

Le Congrès leur a procuré l'occasion de faire connaître leurs utiles et consciencieux travaux, et, grâce à l'établissement de la Société scientifique que viennent de créer à BESANÇON quelques personnes animées de l'amour du bien public, ils cesseront d'être isolés; ils pourront recevoir des secours pour continuer leurs études et une direction qui facilitera leurs progrès. Cet établissement, sur lequel nous fondons de légitimes espérances qui ne tarderont pas à se réaliser, est déjà, l'on n'en peut douter, un des résultats du Congrès; mais ce n'est pas le seul service qu'il ait rendu aux amis de la science dans notre pays.

C'est au Congrès que nous devons la continuation et

l'achèvement des utiles travaux entrepris depuis plusieurs années dans l'intérêt de notre province, tels que la *carte géologique*, par M. PARANDIER; la *flore* à laquelle M. le doct. GRENIER travaille avec un zèle que rien ne peut rebuter, et enfin l'*entomologie* dont on sait que M. le doct. MARTIN s'occupe avec une patience laborieuse.

Ne sommes-nous pas redevables encore à l'influence du Congrès, d'un redoublement d'activité dans les esprits, d'un mouvement soudain qui nous a valu une foule de Mémoires intéressants, que nous regrettons de n'avoir pu admettre dans ce recueil. Parmi ceux qu'une décision peut-être trop sévère de la commission en a écartés, nous citerons la savante dissertation de M. l'abbé DURONZIER, *sur les radicaux de la langue grecque*; le Mémoire que M. l'abbé DARTOIS destinait à servir d'introduction à l'important ouvrage qu'il prépare sur nos *patois*, et dont la place est fixée d'avance à côté des travaux de M. RAYNOUARD *sur la langue des troubadours provençaux*; l'excellente *biographie de Hérisson*, par M. DOUBLET DE BOIS THIBAUT, et enfin le Mémoire de M. GAILLARD, *sur une nouvelle méthode d'enseignement du dessin*; mais ces différents morceaux mentionnés et analysés dans les procès-verbaux des séances des différentes Sections auxquelles ils ont été communiqués, ne seront pas entièrement perdus pour le public.

Nous ne pouvons terminer cette préface sans payer

un juste tribut de regrets à la mémoire de M. le professeur BOURGON, secrétaire général adjoint du Congrès, de qui le zèle et les talents ont été appréciés par toutes les personnes qui ont assisté à cette scientifique réunion. Quoique souffrant déjà de la maladie qui l'a enlevé sitôt à ses élèves et à ses nombreux amis, M. BOURGON oublia les soins que réclamait sa santé chancelante pour remplir les devoirs de la place qu'il avait acceptée. Assistant à toutes les séances des différentes Sections, prenant part à toutes les discussions, il trouvait encore le temps de venir aux séances générales rendre compte de la marche et de l'ensemble des travaux. On peut affirmer que nul dans cette mémorable session n'a fait preuve de plus de dévouement à une institution dont il avait senti l'importance et prévu les résultats. M. BOURGON s'était, après la session, chargé de recueillir les actes du Congrès et d'en surveiller l'impression; mais l'affaiblissement de ses forces paralysait son zèle.

La mort de M. BOURGON, arrivée dans les premiers jours du mois de mai, et les délais qui se sont écoulés avant de pouvoir obtenir les papiers du Congrès qu'il avait transportés dans son cabinet, expliquent et justifient en partie le retard qu'a éprouvé la publication d'un volume que nous aurions désiré pouvoir offrir plus tôt à l'impatience des souscripteurs.

Besançon, le 20 août 1841.



Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

M. DAGUET obtient la parole pour reproduire son *Mémoire sur la vie littéraire de la Suisse au moyen âge.*

LES TROUBADOURS (1).

L'épée, la croix, une rose, toute la poésie du moyen âge est là ! Emblèmes des trois passions de l'époque, et comme, pour ainsi dire, les âmes du moyen âge, la foi, la guerre, l'amour ne retenant que ce qu'elles ont de pur, de suave, de poli, de poétique, s'unissent en un idéal qui transporte, et font de l'Europe entière du 11^e. au 14^e. siècle, une terre enchantée pleine de doux sons et d'harmonie. L'ardente foi combat pour le Christ en Palestine et construit ces merveilleuses maisons de Dieu qu'on nomme des cathédrales. L'amour, c'est le culte de la Velléda humanisée des castels et des tournois ! La guerre, c'est la vie agitée du chevalier bardé de fer. Elle vole de clocher en clocher quand cesse un instant la lutte nationale des frontières. Mais le chevalier qui prie, aime et guerroye, veut chanter sa religion, ses périls et ses amours. La poésie, c'est sa quatrième passion. La lyre la symbolise, la lyre compagne inséparable du chevalier, qui embellit ses joies, qui endort ses douleurs et avec laquelle il s'en allait disant :

- Mon bras à la patrie,
- Mon cœur à mon amie;
- Mourir pour Dieu, pour l'honneur et l'amour,
- C'est le devoir d'un vaillant troubadour. »

Désigné sous le nom de troubadour aux bords de la Garonne et de la Loire,

- Dans ce beau pays de la Provence,
- Doux berceau de la gaye science, »

le chevalier poète s'appellera trouvère aux rives de la Seine; minstrel près de la Clyde et de la Tweed; trobador derrière les Pyrénées, et minnesänger ou chantre d'amour dans les campagnes rhénanes. Mais tous ces chanteurs, si différents de nom, de langue même, ne formaient, à vrai dire, qu'une même famille de poètes, s'inspirant des mêmes passions. Seulement la poésie du troubadour provençal était plus vive, plus *imagée* et plus vraiment lyrique, avec cela

(1) Les pages suivantes sont tirées d'un travail plus étendu sur les troubadours que va publier le libraire Ducloux, à Lausanne; elles ouvrent la série d'autres publications sur la vie littéraire et intellectuelle de la Suisse depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Il en a déjà paru plusieurs fragments dans les feuilles publiques, sur les grands artistes du pays, peintres, architectes, sculpteurs.

moqueuse, satyrique; celle du trouvère, plus malicieuse qu'amère, plus bourgeoise, prosaïque, française en un mot (1); le chant du ménestrel avait des accents sauvages, la naïveté et l'aménité du cœur, la profondeur du sentiment, la hardiesse, la grandeur caractérisaient le minnesänger. Les uns de ces chanteurs se croisent avec les Richard-Cœur-de-Lion, les Frédéric I^{er}., les Philippe-Auguste; d'autres préfèrent au périlleux honneur de la croisade la joyeuse tournée des manoirs d'alentour, les chaînes d'or des tournois, les couronnes des *palinods* et combats poétiques de la Wartbourg en Thuringe et de Caen en Normandie, ou même plus simplement, *les Chapels de Rose, les Puy, les Jeux sous l'Ormel* et les caravanes champêtres du mois de mai. Car écoutez un chroniqueur de la vieille Allemagne, exhumé par le romantique GÖRRES (2) de la poussière du 14^e. siècle.

« Quand mai de sa vigueur native pousse, hors de la terre aride, herbe touffue et floraison parfumée, que tout dans la nature revêt nouvelle parure, charmant était de voir damoiseaux et damoiselles deux à deux, les bras entrelacés, suivis de leurs gens, pèleriner dans le frais bois, vers la source vive. Tout auprès de la fontaine, on dressait sous l'ombrage tentes d'argent et d'azur. On y oyait douces chansonnettes et sons de violons entraînants ou de harpes amoureuses. On y courait, dansait, sautait, luttait, chassait. »

Dans les chants des chevaliers poètes, l'amour tenait la première place. De là le nom de chantres d'amour donné à ceux d'outre-Rhin. Cette poésie, fille du cœur et des loisirs, disait tour à tour les délices de la passion et ses pleurs, les faveurs ou les dédains de la bien-aimée, l'espérance ou la mélancolie d'une âme sensible, les tourments de l'adieu, l'ivresse du revoir. Aux peintures du cœur elle mêlait celles de la nature et des saisons. Elle aimait surtout le gai printemps avec le bleu du ciel, le vert des campagnes, des arbres, des eaux, l'or du soleil blanc à son aurore, rayonnant à midi et *pourpre-feu* au crépuscule. Elle peignait avec délices l'été brûlant, ses forêts fraîches et son tilleul embaumé aux rondes du soir mêlées de bourgeois, de nobles, de paysans; l'automne grisâtre avec ses vins écumeux, sa bise piquante; mais rarement le cruel et sombre hiver. D'une note plus élevée, la poésie d'amour célébrait la patrie, exaltait les preux et les maîtres de la lyre, appelait aux armes le tiède fiancé de la croix. D'un cri tour à tour ou pieusement attendri ou déchirant de

(1) Ce jugement sur la poésie provençale et française est de M. TRISSOT; *Préface du 1^{er}. volume de ses leçons et modèles de littérature française.* Paris, 1836.

(2) GÖRRES, fils du célèbre professeur de ce nom, est auteur de divers écrits et éditeur de plusieurs compilations sur le moyen âge.

repentir, elle élançait au ciel l'aspiration de l'âme chrétienne ou l'angoisse du remords. Energique et remplie de feu, la poésie du chevalier se ruait au combat et multipliait les mourants. Mais ces inspirations les plus sublimes avaient pour objet Jésus, le plus doux des hommes, et Marie, mère du Sauveur, type de l'amour pur. Les minnesänger surtout vouaient à ces deux figures célestes un culte plein de magnificence et d'amour. Une corde aussi dans ces lyres délicates et harmonieuses vibrerait l'ironie audacieuse et la satire amère; ironie aux forts, aux puissants, à la tiare, au globe impérial.

Les formes variaient pour cette poésie comme les noms. Le sirvente était moqueur; la ballade ou complainte, gémissante; la nouvelle, libertine; la pastorelle, naïve; la ronde, trépignante; la canzone, animée; la fable, *narquoise*, ainsi que le conte; le sonnet, élevé; les tençons, alternatifs; les descors, étudiés; le lai, populaire. Presque toutes ces formes de la poésie des provençaux se trouvaient chez les minnesänger qui inventèrent pourtant quelques formes et quelques dénominations nouvelles. Comme on le voit, la poésie de cet âge est essentiellement lyrique. Elle eut cependant des épopées dont les héros rivalisaient avec les demi-dieux d'Homère en proportions colossales et en attributs surhumains. Ainsi, chez tous les peuples, Charlemagne et ses paladins, Arthur et ses preux de la table ronde, le Cid, plus tard, chez les Castillans; Godefroi de Bouillon, dans la Germanie; en Ecosse les chefs de Clans, Percy et Douglas. On connaît le poème monumental des Nibelungen avec ses hautes figures de Huns et de Bourgondes.

Dans la poésie des troubadours ne cherchez pas la pureté classique, ni une perfection qui ne se trouve que dans les siècles avancés. SCHLEGEL (1) a appelé le moyen âge, « le printemps de la poésie » parmi les peuples occidentaux. » Il a dit aussi : « La plante doit » précéder la fleur et celle-ci le fruit. » La poésie du troubadour est en effet le plus souvent illettrée, mais tendre, naïve, spontanée; elle jaillit de l'âme sans effort comme par un don de Dieu. Née en plein air et n'exprimant que des émotions senties, elle a je ne sais quelle grâce, quelle énergie native que ne saurait avoir la poésie de cabinet. Elle est aussi par son intime union avec la vie chevaleresque de nos pères, une source abondante de données pour leur histoire publique et domestique, et comme un vivant et un curieux spécimen de leur langage. Grâce à cette poésie, nous nous asseyons presque à leurs foyers (2).

Quant à la vie des troubadours, les moines des îles d'Hyères,

(1) SCHLEGEL Fr., *Histoire de la littérature ancienne et moderne*, tome Ier.

(2) TIMON, *Préface* du Ier. volume cité plus haut.

CARMENTIERE, qui vivait au 12^e. siècle, et CIBO DE GÈNES au 14^e., nous en apprennent peu de choses dans leurs biographies. Cette lacune est sensible surtout pour les troubadours allemands. A grande peine rencontre-t-on ça et là clair-semés dans leurs vers ou dans les chroniques contemporaines quelque trait personnel, et parfois un *petit bout d'aventure* qui nous révèlent l'homme dans le poète. Ainsi pour les troubadours de la Suisse, les chants recueillis par le Zurichois MANESSE nous ont fourni en grande partie les esquisses biographiques qui suivent.

LES MINNESANGER SUISSES.

Voici un pays poétique où le Ciel fit naître les troubadours en foule. Est-il une gracieuse prairie entre le Rhin et la Limmat qui n'ait eu son chantre d'amour et de mai!

BODMER (1-2).

Au milieu des riantes campagnes de la Souabe s'élevait le château patrimonial des Hohen-Stauffen ! Cette dynastie, tout le temps qu'elle occupa le trône impérial du 12^e. à la fin du 13^e. siècle, aima et favorisa la poésie. Les princes les plus illustres de cette race, Frédéric I^{er}. Barberousse, Conrad IV, Frédéric II, Henri VI, passaient pour manier la lyre aussi bien que l'épée : *Des Schwertes Meister wie des Gesanges*. Sous leurs auspices fleurit le minnesang ou la poésie d'amour. Les grands seigneurs de l'Allemagne, les prélats, les chevaliers rimèrent à l'envi :

Nobles hymnes de guerre
Dolces chansons d'amour !

De la Baltique au golfe de Venise, du Brabant au lac de Neuchâtel retentissaient les chants de plus de trois cents minnesanger ou chevaliers poètes souabes. On leur donnait ce dernier nom, parce que le langage dont ils se servaient était le dialecte souabe préféré alors au franconien et supplanté par le saxon plus tard. Il était riche en rimes, merveilleusement propre à la composition des mots et d'une douceur ionienne dans ses intonations et ses consonnances. De nos jours Hebel a reproduit ces chants, vous savez avec quel bonheur, dans ses petits poèmes allémaniques.

(1) BODMER, de Zurich, fondateur de l'école suisse avec BAZZINGEN, et réformateur de la littérature allemande.

(2) DELILLE a dit une fois en parlant des enfants, qui dans certaines provinces vont chanter le mois de mai de porte en porte : *ces petits chantres de mai*.

Parmi les dix nations de la vieille Allemagne, -deux particulièrement, dit HERDER (1), cultivèrent avec amour et avec gloire la poésie chevaleresque, les Souabes et les Suisses. La Suisse, plus que toute autre partie de l'Allemagne, est favorisée d'une belle et grandiose nature. A cette époque presque chaque colline y portait un manoir. On n'y comptait pas moins de 50 comtes souverains, de 150 barons, 1000 autres hommes nobles. On y voyait fleurir cette abbaye de St.-Gall, illustre entre les cloîtres, par la culture de la science et des beaux-arts. Les Hohen-Stauffen affectionnaient et honoraient par de grandes libéralités ce coin de pays qui s'étend entre la Steinack, la Sitter, la Thur et le confluent du Rhin et du lac de Constance. Ils y trouvèrent les champions les plus dévoués à leur cause dans la fameuse querelle des Guelfes et des Ghibellins. Eh bien ! cette contrée fut peut-être le berceau du minnesang. Au moins est-il sûr que l'une des formes les plus gracieuses de la poésie allemande au moyen âge, la *Leiche* ou poésie religieuse élégiaque, prit naissance en Suisse dans les monastères de Muri et d'Engelberg, et qu'au sein des montagnes helvétiques fleurirent les chantres les plus renommés en ce genre.

Les demeures des troubadours suisses commençaient avec les mille manoirs de l'Helvétie féodale, dès les Alpes rhétiques les plus reculées. Non loin de Sargans et de Werdenberg sur une colline qui domine la *rallée des Bergers* s'élevait le château, aujourd'hui en ruines, de Hohen-Sax (Haute roche). Là, au 13^e. siècle, deux frères cultivaient la poésie d'amour, HENRI et EBERHARD DE SAX. Ils étaient les ancêtres de ceux de la même race qui jurèrent la liberté grisonne sous l'érabte de Trons et de cet autre ULRIC DE HOHEN SAX, fameux dans les guerres d'Italie (2).

Pendant que HENRI célébrait sur sa lyre les femmes jolies et bien atournées, qu'il priait tendrement de lui ouvrir la porte du bonheur, le grave et pieux EBERHARD, moine de l'ordre de Saint-Dominique, se livrait à la contemplation des choses célestes, et son vers religieux d'une mélodie intime et mélancolique s'élevait en hymne brûlante vers la mère du Sauveur !

• Marie, fleur éclatante de la pudeur, comment te glorifier par un
 • chant ! toi le prodige de l'univers que célèbrent le ciel et la terre !
 • Enflammé de l'esprit divin, ton corps resplendit de beauté ! le
 • véritable soleil t'a illuminée de ses rayons ! et de toi vient la lumière
 • qui nous a éclairés ! O Marie, immense est ta paix ! car Dieu n'a
 • rien oublié en toi. Il t'a pénétrée et remplie de sa haute majesté.

1, HERDER, dans la *Préface de ses Chansons populaires* (VOLKSLIEDER) souvent citées par X. MARMON, dans ses *Chants de guerre suisses*.

(2) Un coup de lance le délivra d'un horrible goître, à la journée de Navarre 1513.

« O mère du plus bel amour ! dans les ténèbres de ton étoile ! brûle,
 » consume mes sens du feu de l'amour réel ! que mon âme se purifie
 » et qu'elle se confonde en son Dieu ! Si j'ai jamais pu nourrir d'autres
 » pensées, voile-les, ô ma bonne Dame ! aie pitié de moi à toute heure !
 » car tu as trouvé grâce, toi, et ton amour a vaincu la colère de
 » Dieu (1). »

Dans la Thurgovie et le voisinage de Saint-Gall, les manoirs des troubadours se rapprochaient tellement de colline en colline qu'ils eussent pu s'entendre et se répondre. Une lieue au-dessus de Frauenfeld, le chef-lieu de la contrée thurgovienne, se dessine fièrement le château de Sonnenberg au sein d'un romantique paysage. La harpe y résonnait sous la main guerrière de HENRI de SONNENBERG (mont des soleils), chanteur de ses propres aventures. Il disait ses courses dans la Bohême et ses combats avec les féroces Hongrois; puis, entraîné par un élan sublime, il volait aux cieux comme EBERHARD DE SAX, et le cantique à l'Éternel jaillissait de l'instrument d'or :

« Dieu sans commencement ni fin, roi tout-puissant, né d'une ser-
 » vante qui commande à toutes les légions angéliques ! nul mortel ne
 » peut te louer, aucune science te comprendre ! de la hauteur incom-
 » mensurable, tu es comme le sommet. Seigneur, de la profondeur
 » immense, tu es le seul fond, ô mon Dieu ! esprit que nul esprit ne
 » pénètre, de l'univers ciment éternel ! »

L'âme croyante du noble chanteur se complaisait dans cet enthousiasme de l'infini. Mais, au penser de la décadence de l'art et des mœurs chevaleresques, sa poésie l'attriste et tourne à la satire :

« J'aime beaux chants et beaux contes. Je chanterais avec plaisir
 » chansons d'amour et de mai ; l'amour avec tant de peine dit adieu à
 » l'amour ! oui, j'aimerais à célébrer les femmes, et plus encore ; mais
 » ou m'en a fait perdre le goût. Chant joyeux et bonne discipline
 » pèsent trop aux damoiseaux. Mieux leur va, près du bocal, d'insulter
 » aux femmes. »

Vis-à-vis le Castel de Sonnenberg, dans le manoir aujourd'hui ignoré de la Murg, chantait le troubadour de WENGE. Le vers mystérieux de ce poète enthousiaste exaltait un astre nouveau, un autre Marcellus, peut-être CONRADIN, le dernier des Hohen-Staufen, ce prince si brillant à son aurore :

« Une nouvelle lune nous a apparu belle et majestueuse ; son lever

(1) Cette traduction et celles qui suivent sont en général littérales ; mais la douceur de l'original, le parfum intime de cette poésie musicale des Souabes, pleine de voyelles, riche en épithètes énergiques, pittoresques et gracieuses nous échappe presque toujours.

• a appauvri maint homme opulent. Mais les délices qu'il répand,
• relèvent notre courage et annoncent au pays bonheur et gloire. »

CONRADIN lui-même, dans les années de l'espérance, composait dans le château d'Arbon, sur la rive thurgovienne du lac de Constance, ses essais de poésie souabe; à ses côtés son chambellan VOLKMAR et le sire de REIFFENBERG, noble du voisinage, chantaient l'amour et les plaisirs. RUMELANT, autre troubadour et leur contemporain, les a célébrés tous trois : « Leurs corps mourront; leur gloire est immortelle. »

A deux lieues de Constance, non loin de la Thur et du lac Brigantin des anciens, apparaît entouré de ravins profonds et de sombres sapins le manoir de Klingen : en 1250, il était la demeure d'un troubadour dévoué au culte des dames. Il y a de l'âme et des sentiments délicats dans ce chant : « Des femmes seules vient la plus grande joie qui puisse inonder la poitrine de l'homme! rien, comme l'amour pur de la femme, ne console dans les peines. L'amour des femmes adoucit le sang et inspire un riant courage! Oh! l'amour d'une femme honnête vaut mieux que de l'or! »

Un doux sentiment du lieu natal respire dans ce passage : « Elles n'ont point eu de chantre, ces vallées rhénanes où retentit mainte voix d'hommes, vibrant au cœur par l'oreille des accents pleins de mélancolie. »

Dans les mêmes lieux, l'un des auteurs de la *Leiche* et l'ami dévoué du belliqueux BERTHOLD DE FATKEUSTEIN, abbé de St.-Gall, dans ses querelles avec l'évêque de Constance, pleurait ses amours malheureuses; ou, s'abandonnant à l'insouciance, tirait de son violon de joyeux sons pour ses paroles folâtres. « En avant, sautez, enfants, soyez gais, chassez peines et chagrins, nous sommes loin des périls. » Là, encore dans une poésie couleur de rose, le noble JACQUES DE WART décrivait le printemps! « Oh! écoutez dans les prairies les doux chants d'alentour! Oyez celui du rossignol! Voyez aussi dans les campagnes, vers cette forêt gentille! comme elle s'est parée de ses plus beaux atours, de fleurs de toutes les espèces riant sous la rosée de mai, aux rayons du soleil. Oh! la saison est belle à voir. » Qui eût prédit alors au chevalier de WART les infortunes qui désolent sa maison un demi-siècle plus tard; et le triste sort de son petit-fils, quand son cousin RODOLPHE DE WART eut trempé ses mains dans le sang de l'empereur ALBERT D'AUTRICHE! Les poésies de l'aïeul, si l'on en croit JEAN DE MULLER, consolaient alors ce petit-fils nommé Jacques, comme lui!.....

L'ami et l'hôte de tous ces minnesänger était à Zurich, le chevalier et sénateur MANESSE, d'une famille historique, et aïeul de cet autre ROGER MANESSE qui sauva sa patrie à la journée de *Tättyl* en 1351.

Les troubadours se réunissaient dans sa maison de la ville, ou dans le riant château de MASSECH, situé à une lieue de Zurich sur les bords du lac et en vue des Alpes majestueuses. Cet homme illustre, aimé des grands et des petits, avec une passion extraordinaire pour le beau, se plaisait à recueillir quelquefois de leur bouche même les chants des poètes suisses et souabes. Il copiait leurs poésies de sa main, et ornait de vignettes le recueil de chaque troubadour. Le sujet de ces petites peintures délicates et d'un beau coloris était ordinairement tiré du poème même, ou faisait allusion à quelque penchant du poète pour la chasse, l'équitation, les tournois; il célébrait un brillant fait d'armes ou un trait qui l'avait rendu cher aux dames. Dans cette occupation bien douce à qui sait l'apprécier, ROGER était aidé par son fils, chanoine et premier chantre au grand Moutier de Zurich. Cent quarante poètes furent ainsi par eux sauvés de l'oubli, et la collection MANESSE nous gardait un trésor d'images naïves, gracieuses, gaies, ingénieuses, rayonnantes de la vie féodale, et nous révélait tout un monde de pensées, de croyances et d'harmonie. Sans les soins pressés des MANESSE, nous ne connaîtrions ni les malheurs d'IDA DE TOGGENBOURG, cette Geneviève de Brabant, de l'Helvétie allemande, ni la fidélité de CONRAD, ni les chroniques, légendes et poésies du doux BERNARD DE STRATTLINGEN, au bord du lac de Thoun, ni l'amour malheureux et si constant d'HADLOUB, ni tant d'autres épisodes curieux ou charmants qui peignent la Suisse et l'Allemagne du moyen âge; bien plus, nous nous méprendrions sur ce passé, dont tout un côté, le côté rian, nous échappait, et le moyen âge était tout entier dans les *mystères* de M^{me}. RADCLIFFE, ou dans la *Notre-Dame* de VICTOR HUGO (1)!

L'amour constant et malheureux de HADLOUB! Ce HADLOUB était un bourgeois de la commerçante et riche Zurich au commencement du 14^e siècle. Aimé des seigneurs pour son talent dans la poésie, il était surtout cher à ROGER MANESSE. HADLOUB chanta cet ami dévoué et son goût pour le minnesang, son noble empressement à

(1) Voici en deux mots l'histoire de la collection MANESSE : le manuscrit, grand in folio, écrit en strophes suivies au nombre de 16000 et de deux mains diverses avec une feuille de taffetas devant chaque vignette, fut découvert dans la bibliothèque royale de Paris par les Zurichois Bodmer et Breitinger. L'illustre historien d'Alsace Schœpflin obtint pour ces deux savants la permission du roi d'étudier le manuscrit à Zurich où le leur remit l'envoyé de S. M. — La bibliothèque royale possédait ce précieux in-folio depuis la guerre de trente ans et le pillage de la bibliothèque de Heidelberg par l'armée française. Celle-ci à son tour le possédait depuis l'électeur de Bavière, FRIEDRICH V, qui, sur le rapport de l'éruudit MARQUART FRIEDER, l'avait fait venir du château des Sax à FORSTICK, où les savants suisses avaient vainement essayé de le retenir. L'un des nobles de Sax était au service de l'électeur. On n'a aucune donnée sur l'histoire de ce manuscrit pendant les deux ou trois siècles qui suivirent sa composition.

recueillir les chants des troubadours! « Vous parcouriez en vain » tout le royaume pour trouver autant de livres que dans cette bibliothèque de Zurich, vite où git un chant, on voit courir MANESSE. » Ce poète connaissait tout le prix de son art : « Bien né est le cœur qui aime noble chant, le chant est une si belle chose! Il vient d'un sens si élevé. Femmes charmantes et noble amour, ces deux choses inspirent tant de courage. Que serait la terre, n'étaient les femmes si belles! D'elles nous vient tant de douceur! Elles nous font *poétiser* (1) si bien et murmurer de doux sons qui ont tant d'empire sur les âmes! » Et pourtant ces femmes, dont il fait l'éloge avec tant d'enthousiasme, elles avaient été bien cruelles au pauvre Hadloub. Une demoiselle de haut parage pour laquelle il avait conçu une passion qui ne finit qu'avec sa vie, accabla le bourgeois-poète de son indifférence et de ses dédains. La douleur remplit l'âme de Hadloub et sa lyre n'exhala plus que des accents mélancoliques.

Mais quel drame tendre, naïf, passionné, forment ces chants plaintifs! Quelle peinture vraie de l'amour dévoué! Quel sacrifice de l'amour-propre à l'objet aimé qui dédaigne! Peut-il y avoir tant de résignation et de persévérance dans un attachement sans espoir? L'amour de Hadloub, c'est l'amour beau, grand, sublime, délicat, qui fait rire, qui fait pleurer tour à tour, ceux qui en connaissent les tourments et les charmes! Quelle pitié profonde il excite dans les âmes malheureuses par l'amour! Ecoutez plutôt Hadloub lui-même: ses préludes sont assez doux. C'est une âme belle et aimante qui répand sa beauté et son amour dans la nature environnante. Puis, cette âme se recueille, le souvenir la déchire et ses larmes coulent avec des paroles qui émeuvent d'autant plus qu'on devine une douleur sentie bien plus grande que la douleur exprimée.

« Les oiseaux étaient en grand souci; l'hiver durait encore brumeux et froid, et les matinées étaient fraîches; la forêt blanche de neige.

« Les oiseaux allaient abandonner leurs vertes demeures; mais ils ont vu venir un ciel serein! ils ont vu les fleurs sourire à l'approche de mai, le mois qui égaie tous les cœurs!

« Qui sort le matin entend d'agréables murmures et voit une charmante couleur parer les campagnes. Tout est fleurs et roses rouges. Et cependant je dois souffrir! Ma bien-aimée fait mourir mes joies.

« Je soupire et du fond de mon cœur! Partout je porte ma peine! Je la vois, elle toujours si heureuse et ne se soucier de moi! Ah si quelqu'un pouvait mourir de douleur, depuis longtemps je serais mort.

(1) Poétiser ne s'emploie pas ordinairement en ce sens. Nous permettra-t-on cette hardiesse pour mieux rendre l'expression allemande *Dichten*?

» Je la sers depuis mon enfance ! Oh ! les années m'ont été si pénibles ! Jamais un penser pour moi. Déguisé en pèlerin, je la suivis secrètement avant le jour, allant à matines, et j'attachai sur sa robe lettre plaintive d'amour ! avant le jour, qu'elle ne me connût pas.

» Je craignais qu'elle ne pensât, cet homme est-il fou, qu'il s'approche ainsi de moi, la nuit ! Mais je ne crois pas qu'elle me remarquât, au moins elle n'en dit mot. Peut-être crut-elle de son honneur d'agir ainsi. Elle prit la lettre et la mit dans sa manche.

» Ce qu'elle fit ensuite de ma lettre, je ne l'ai jamais su. La rejeta-t-elle avec dédain ? oh alors, quelle douleur ! Lut-elle au contraire en mon amour ? Y trouva-t-elle du bonheur ? Elle ne m'en fit rien savoir. O chaste amour, comme tu me tourmentes !

» Depuis des années je l'aime ! — Des seigneurs compatissants me conduisirent un jour à elle ! Mais elle s'assit et se détourna de moi : pourtant enfin elle me daigna présenter une main.

» C'est qu'elle craignit d'être la cause de mon chagrin. J'étais étendu devant elle, comme un homme mort ! Elle jeta un regard de pitié sur mon malheur. Oui, elle en eut vraiment pitié, puisqu'elle me donna la main.

» Elle me regarda même avec amour et me parla. Qu'elle était douce en ce moment ! Je pus la contempler à mon aise ! Qui jamais sentit ce qui m'alla au cœur ?

» Je pressais sa main si amoureuxment lorsqu'elle mordit la mienne croyant sans doute m'en faire mal ! Mais elle me réjouit tant, si douce était sa bouche, et sa morsure fine et tendre.

» Les seigneurs la prièrent de me faire quelque cadeau ! Après beaucoup d'instances, elle me jeta son aiguillier (1) à la tête. Je le pris. Mais les seigneurs le lui rendirent, la priant de me le remettre plus doucement. Dans mon malheur extrême, j'étais heureux.

» Là se trouvaient le prince de Constance, l'abbesse de Zurich, l'abbé d'Einsidlen (Notre-Dame des ermites), et le comte Frédéric de Toggenbourg, d'autres hauts barons, entre autres celui de Regensberg venu à ma prière.

» L'abbé de Pétershusen y était aussi, homme plein de vertus. Rodolphe de Lendenberg, Roger Manesse y unirent leurs instances en ma faveur, mais en vain.

» Depuis si longtemps je l'aime et je n'ai jamais osé l'aller voir ! Si fière, elle était devant moi, ne daignant pas me saluer ! Si je fusse allé chez elle, sa haine en serait devenue dangereuse et je perdis courage.

» Oh ! mon cœur pourrait bondir de joie hors de mon corps ! Je ne

(1) Aiguillier, vieux mot que nous avons préféré à étui à aiguilles.

puis le retenir depuis que j'ai vu cette femme que mon esprit n'abandonne jamais. J'ai eu ses mains dans les miennes. C'est un prodige qu'en ce moment mon cœur ne se soit pas brisé d'amour.

» J'entendis sa douce voix, son langage harmonieux ! Elle a le prix de la vertu cette femme ! Je vis sa bouche et ses joues rosées et malicieuses, ses yeux brillants, son col blanc, sa modestie féminine, ses mains plus blanches que neige. C'était si doux et je dus partir en souffrance.

» Tous les matins depuis, je lui ai envoyé un message et quelquefois aussi le soir. Mais le message ne peut rien sur elle, bien qu'il parle de mon cœur intime. J'ai senti alors tout mon malheur.

» Le noble Regensberg l'a suppliée de me dire au moins : « Dieu vous bénisse, mon serviteur. » Elle répondit au seigneur par de douces paroles : « Eh bien ! si vous le voulez, qu'il en soit ainsi. » Elle lui pressa en même temps la main.

» Etaient présents ce jour-là le sire d'Eschibach, le sire de Trosberg, le minnesänger et Tellikon. Je trouvai dans ces mots de ma Dame une consolation. J'étais peu accoutumé à ses douces paroles. Mais elle s'échappa bientôt dans un autre appartement dont nulles prières ne la purent tirer. »

Y a-t-il dans toutes ces paroles de l'amant infortuné, y en a-t-il une seule qui ne soit baignée de larmes ? Larmes du cœur, de l'innocence, de l'amour pur ! En les lisant, on se demande si une telle délicatesse de sentiments entrerait dans les âmes héroïques du moyen âge ?

La poésie d'amour consolait aussi, dans le même temps, de ses malheurs et de sa captivité, le comte Jean de Habsbourg ! Cet ennemi déclaré des Zurichois, prisonnier dans la tour des Vagues (*Wellenberg*), qui sort de la rivière de la Limmat avec une sombre majesté, composa dans le Chillon zurichois (1), son lai d'amour populaire, et imité par Goëthe : *ich wein ein wisses bluemelin*. Nous avons essayé d'en traduire une strophe dans le style du temps :

- « Je connais blanche florète
- » Comme beau ciel miroyant,
- » Là-bas dans la campagne,
- » On la nomme, *souriens-t-en !*
- » Mais, las, ne l'ai plus trouvée,
- » La froidure et la rousée
- » Auront flétri son corps gent. »

(1) Qui ne connaît au bord du Léman le dramatique château de Chillon, fondé par Pierre de Savoie ou le petit Charlemagne à la fin du 13^e siècle, et où languit six ans Bonnavard chanté par Byron ?

Un troubadour plus illustre étendit le cercle de la poésie d'amour, et y donna une grande place aux sympathies nationales : le sire Walter von der Vogelweide, surnommé de son temps, le grand maître, et dans le nôtre honoré comme un poète patriotique et fécond par les amis de la vieille poésie. Il était né en Thurgovie sur les bords de ce Rhin, *père des grands hommes*, et dans la patrie des Sonnenberg, des Walter de Klingen, des Wengi. Emmené, dès sa tendre jeunesse, à la cour des ducs d'Autriche à Vienne, il y apprit l'art des vers. Les dissensions intestines de l'Allemagne et la lutte des Hohenstauffen avec les papes développèrent de bonne heure dans cette âme indépendante et fière un sentiment profond de nationalité et de haine pour Rome, qui est l'un des caractères de sa poésie. Il n'en fut pas moins l'un des zélateurs les plus ardents de la croisade, et dans maint de ses poèmes respire la religion la plus suave et la plus sublime. Il mourut au commencement du quatorzième siècle à Wurzburg dans la Franconie qui forme aujourd'hui l'un des cercles de la Bavière. Vogelweide a eu de nos jours un biographe. C'est Louis Uhland, poète peut-être le plus populaire de l'Allemagne (1).

Vogelweide comme presque tous les minnesänger avait voué un culte aux femmes, mais aux femmes de son pays qu'il allait chantant à cheval de la Seine à la Murg, et du Pô à la Drave, un violon à la main.

« De l'Elbe au Rhin, et du Rhin aux confins de la Hongrie, sont les meilleures femmes que j'aie vues jamais. On en peut voir ailleurs à corps gentil et à douce âme. Mais Dieu, là, je le jure, les femmes sont mieux que les filles ailleurs.

« En Allemagne les hommes sont bien faits. Nos femmes sont pareilles aux anges. Qui les déprécie a été induit en erreur. Comment le comprendre autrement ? Oh ! qui veut trouver vertu et amour pur doit venir en notre pays. Il est plein de délices, puissé-je y vivre longtemps. »

La tendresse du poète n'est pas toujours intime, mais ses peintures étincellent de vivacité et d'éclat. Les stances suivantes ne forment-elles pas un joli petit poème oriental comme ceux du persan Ferdusi dans son Schah-namah. C'est un pendant gracieux au poème mélancolique de Hadloub.

« Je connais mainte fleur blanche et rouge, là-bas bien loin dans ce pré où jolis oisillons chanssonent ! allons les y cueillir tous deux, ma mie !

« Elle a reçu mon présent comme un enfant reçoit un plaisir,

(1) Uhland, dans l'écrit intitulé : *Walter von der Vogelweide, ein alt deutscher Dichter geschildert von L. Uhland*, chez Cotta à Tubingue et Stuttgart, 1822, in-8.

ses joues se colorèrent comme la rosée mêlée au lis, ses yeux se baissèrent de pudeur et elle se pencha vers moi. Ce fut ma récompense.

» Sous les tilleuls de la prairie où nous nous reposâmes ensemble, voyez les fleurs et les herbes brisées! dans un vallon près du petit bois, Tandaradaï, gaïement chantait le rossignol!

» Lorsque je vins dans la prairie, ma douce amie m'y attendait et m'embrassa. Permis, heureux Tandaradaï! voyez comme ma bouche est vermeille.

» Elle m'avait fait un reposoir riche de fleurs. J'en ris encore du cœur. Vienne quelqu'un au même lieu, il verra encore près des roses, Tandaradaï, la place où je posai ma tête.

» Que nous fûmes là! personne ne l'a su. Il ne s'y trouvait qu'elle et moi, et charmant petit oiseau. Tandaradaï! ceux-là seront discrets.»

La beauté, comme on le voit, séduisait le troubadour! ces vers exhalent un parfum de douce sensualité, mais ne doutez pas que la femme belle ne lui apparût encore plus belle ornée de la vertu, cette beauté intime. Voici quelques inspirations écloses à cet idéal :

« O pleines de douceur et comme parfumées sont les femmes pures! dans l'air, sur la terre, dans les campagnes, rien d'aussi délicieux! les fleurs, les lis brillant de la rosée de mai sur l'herbette, et le chant des oiseaux sont des joies pâles à côté de la joie du cœur que donnent les femmes pures. Où une belle femme jette son regard, la tristesse s'éteint, tant sa bouche vermeille rit doucement d'amour; tant les rayons de ses yeux caressants vont profond dans l'âme de l'homme!.. Dieu a exalté et honoré les femmes pures. »

Mais au retour de la Palestine où il a combattu sous Frédéric II et vu son prince se couronner lui-même dans l'église du Saint-Sépulcre, d'autres pensées occupent le poète, des images plus sérieuses s'étalent à ses yeux. Sa tête s'est blanchie, et la vue des lieux saints a élevé son âme vers une autre région, le monde perd peu à peu ses couleurs à mesure que le soleil de l'infini se lève de derrière les montagnes.

« Hélas! oui, toutes les douces choses ont fui! je vois l'amère bise se déverser même sur les rois! oui, la terre à la vue est belle, verte et rouge, mais au dedans, de couleur noire comme la mort. Que celui qu'elle a séduit cherche une consolation! une peine légère expiera d'énormes offenses. Pensez-y, chevaliers! c'est votre affaire, vous qui portez le heaume léger, l'anneau de fer, le solide bouclier et l'épée bénie. Plaise à Dieu que je sois digne d'un tel triomphe! Je voudrais dans mon indigence mériter une aussi riche récompense! je ne pense ni aux terres ni aux trésors des princes, mais à la couronne

éternelle. D'autres couronnes, un mercenaire peut vous les enlever d'un coup d'épée ! ah ! que ne puis-je faire encore le doux voyage par delà les mers ! je dirais alors, c'est bien et ne me plaindrais plus jamais. »

Citons aussi de cette poésie de VOGELWEIDE ces deux passages, véritables tableaux, d'un dessin énergique et remarquablement beaux dans leur simplicité ; le crucifiement de Jésus et sa mort :

« Pécheur, songe aux souffrances de Dieu pour nous et que le remords rongé ton âme. Le corps déjà transpercé d'épines aiguës, le supplice de la croix vint encore augmenter son martyre. On lui enfonça trois cloux aux mains et autant dans les pieds, Marie la douce pleura douloureusement quand elle vit des deux plaies de Jésus le sang jaillir ! Jésus parla tristement du haut de la croix : Mère, votre douleur est ma seconde mort. Jean, apaise la douleur de l'amour. »

Dans cette première peinture, la douleur du Sauveur conserve je ne sais quoi de doux, de raphaëlique, de divin ! mais dans le suivant, figures, draperies, roses, sentiments, tout prend un appareil de terreur et de mort, *consummatum est* ; on sent que l'Homme-Dieu a bu le calice.

L'aveugle dit à son valet : « Enfonce l'épée dans son cœur, je veux terminer ses tourments ! l'épée est levée contre le Roi des rois. Marie devant la croix jette des sanglots profonds, elle perd ses couleurs et ses forces dans la poignante amertume ; car elle voit son fils mourir dans les tortures ; et quand Longin plongea son épée dans le sein du Christ, elle tomba éperdue, inanimée, sans voix ! son cœur se brisa de douleur ; la croix commençait à rougir du sang innocent. »

Poète jusqu'au dernier jour, un rellet de poésie éclaire encore l'acte dans lequel WALTER VON DER VOGELWEIDE déposa ses dernières volontés !

« Je veux, dit-il dans son testament, que les oiseaux trouvent des grains de froment et à boire sur mon monument funéraire. On creusera donc dans la pierre sous laquelle je dois reposer, quatre petits trous pour y déposer la nourriture de chaque jour.

» WALTER VON DER VOGELWEIDE apparut à Wurzbourg en Franconie à la fin du XIII^e. siècle. »

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

AGNAN, professeur, lit des fragments de son poème inédit intitulé : *Guzman*, 179 - 295.

AUGICOURT (D') prend part à la discussion sur la météorologie, 54.

BAILLE (Victor) rédige le procès-verbal de la visite des monuments. 150. — Son mémoire sur l'architecture, 225.

BARREY (le doct.), cité, 91.

BAUDOT de Dijon, vice-président de la 4^e. section, sa lettre sur le marbre itinéraire d'Autun, 121. — Son opinion sur les agrafes, 158.

BAVEREL (l'abbé), sa notice sur les villages de Fr.-Comté, citée, 127.

BENETTON, ses réflexions sur l'utilité des études géologiques, 36. — Parle sur les monts-de-piété, 87.

BERTHET, naturaliste de Morteau, son catalogue entomologique, 50-318. — Extrait de son catalogue, 365.

BERTHOD (D.), cité, 515, note, 528.

BONNET (le docteur), vice-président de la 2^e. section, résultat de ses expér. sur la préparation des bois par la méthode de M. Bouché, 41-248-273. — Son tableau de l'agriculture en Fr.-Comté, 64. — Observ. sur la mendicité dans les campagnes, 77. — Appuie l'établissement d'un comptoir d'escompte à Besançon, 79. — Prend part à la discuss. sur l'enseignement agricole, 85. — Les chambres consultatives d'agriculture, 84. — Présente la statistique de l'art médical à Besançon, 90. — Une médaille lui est décernée, 324.

BOCÉ, carte géographique et géologique de Normandie, 25. — Rapport de M. PARANDIER sur cette carte, 50.

BOULLEROT, Mémoire sur les ruines du canton de Vitrey, 141.

BOURDON (le conseiller), trésorier arcliviste, iij. — Prend part à la discussion sur la vaine pâture. — 73-74. — Croit impossible la suppression de la mendicité dans les campagnes, 76. — Nouv. observations sur ce sujet, 78. — Son opinion sur la vente des communaux, 81. — Appuie l'établissement de chambres consultatives d'agriculture, 84. — Est d'avis d'abaisser le droit d'entrée sur le jeune

- détail, 85. — Fait sentir la nécessité d'organiser un système d'établissements, 86. — Approuve les monts-de-piété, 87. — Signale les principales causes des maladies chez les animaux, 88. — Demande la réduction du prix du sel. *Ib.*
- BOUGON** (le professeur), secrétaire général-adjoint, ij. — Agrafes antiques, 128. — Son voyage en Suisse, *ib.* — Signale un tableau à l'huile de 1472, ~~un~~ tabernacle monolithe, 129. — Parle sur les agrafes antiques, 156. — Ses observations sur les castamérations dites barbares, 164. — Explique une inscription grecque trouvée à Mandeure, 170. — Son travail sur les voies romaines, 233.
- BOUSSON de MAIRET**, mention décernée, 325.
- BRETILOTT (LÉON)**, secrétaire de la 2^e. section, ij.
- BRUNET DE LA RENOUILLÈRE** (le comte), mémoire sur les différentes méthodes employées pour abrégier les études, 212. — Discussion, *ib.*
- BULLET** (l'abbé), cité, 508, 528.
- BULLOZ** (le doct.), secrétaire de la 5^e. section, iij. — Prend part à la discussion sur la variole, 99. — Son rapport sur l'épidémie de petite vérole en 1839, 107.
- BUVIGNIER**, naturaliste, cité, 26. — Prend part à la discussion sur la météorologie, 34. — Son exposé de la géologie de la Meuse et des Ardennes, 50. — Fait part des travaux de la Société philomatique de Verdun, 248.
- CARRÉ** (le doct.), son mémoire sur la variole, 97. — Discussion sur cet objet, 98.
- CAUMARMONT**, nommé secrétaire général du Congrès à Lyon, 321.
- CAUMONT**, son résumé des travaux des Acad. de Caën. — Son organisation de l'institut des provinces, 25. — Nommé premier vice-président, 25. — Propose diverses questions historiques, 119. — Sur les agrafes, 159. — Ses remerciements au Congrès, 325.
- CAUVIN**, envoie le compte des recettes et dépenses du Congrès du Mans. — Publ. la collection des plantes marines de la Manche, 22.
- CHARBAUT**, ingén. des mines. — Son travail sur la géologie des environs de Lons-le-Saunier, cité, 28.
- CHEVEREAUX**, vice-président de la 2^e. Section. — Prend part à la discussion sur la mendicité, 78.
- CHIFFLET (J.-J.)**, cité, 515, note, 528.
- CLERC** (Edouard), conseiller, nommé secrét. général adjoint, ij. — Il donne sa démission, *ib.*, cité, 156, 158, 140, 157, 165, 527. — Son travail sur les voies romaines, 233. — La médaille d'histoire lui est décernée par l'institut des provinces, 324.

- CLERC (l'abbé), vice-président de la 5^e. section. — Sur l'état de la littérature, 200. — Son discours, 463.
- COETLOSQUET (le comte du) vice-président de la 5^e. sect. — Mémoire sur l'enseignement de l'histoire, 154. — Sur l'enseignement de la philosophie, 174, 189. — Sur l'état de la littérature, 210. — Rend compte des travaux de l'Acad. de Metz, 232.
- COLONBOT (le doct.), documents sur la méthode ostéotrope, 107.
- COSTE, biblioth., mémoire sur l'arc de triomphe, cité, 528.
- COYNAERT (DE), observat. géologiq. faites dans le Morvan, 51. — Propose un amendement, 35. — Mémoire sur une ville inconnue du départ. de la Nièvre, 128.
- DAQUET, moyen qu'il propose pour populariser en France l'hist. nationale, 168. — Mémoire sur la littérature Suisse au moyen-âge. 185, 241, 281. — Parle sur la tragédie, 195.
- DARTOIS (l'abbé), lettre sur les patois, 203, 498.
- DEMESMAY (Aug.), mention décernée, 325.
- DESFOSSÉS, 2^e. vice-président de la 1^{re}. et 6^{me}. Sections, 25.
- DESLONGHAMP, recherches sur la conchyliologie, 22, cité, 26.
- DEVOILLE (l'abbé), une mention lui est décernée, 325.
- DIEU D'ISABÉ (DE), adresse dix numéros du *Congrès : association intellectuelle des provinces*, 234.
- DONEY (l'abbé), son mot sur la philosophie, 185.
- DOUBLET DE BOIS-THIBAUT, notice sur Hérisson de Chartres, 179.
- DUNOD, sa descrip. de la face gauche de l'arc de triomphe, 322. — Réfutée, 523, 524, 528.
- DUPERETS, naturaliste, cité, 26.
- DURONZIER (l'abbé), prend-part à la discussion sur l'enseignement philosophique, 181, 188. — Mémoire sur les radicaux des langues, 192. — Sur l'enseignement philosophique, 181, 188. — Sur les radicaux des langues, 192. — Sur l'enseignement philosoph., 446.
- DUSILLET (Aug.), conseiller, sa cheminée de la renaiss., 155.
- DUVAL, naturaliste, cité, 26.
- DUYERNOY (Ch.), vice-président de la 4^e. Section, présente une statuette trouvée à Mandeuire, 116. — Son analyse d'un diplôme relatif à Romain-Moutier, 117. — Répond aux questions proposées par M. de CAUMONT, 119. — Possède un Osiris à bec de vautour, 125. — Sur les fouilles de Mandeuire, *ib.* — Complète ses réponses aux questions proposées par M. de CAUMONT, 125. — Sur les relations entre la Suisse et la Fr.-Comté au moyen-âge, 142. — Parle de l'université du comté de Bourgogne, 197.

FAIVRE D'ESNARS réfute le principe de physique de M. MORIN, 51, 52. — Offre son *Précis systématique de physique*, 53. — Perfectionne le microscope solaire, *ib.* — Fait connaître le remède qu'il emploie avec succès contre les affections cancéreuses, 99. — Mention décernée, 524.

FALLOT (S.-F.), de Montbéliard, cité, 202, 509 et suiv.

FALLOT (Gustave), cité, 509, n.

GAILLARD, analyse de sa méthode nouv. de l'enseignement du dessin 199.

GANDILLOT (Romaric), avocat, son opinion sur les banques départementales, 255.

GEVIL, conservateur du cabinet d'histoire naturelle à Besançon, 48.

GIBAULT, d'AUXONNE, cité, 141.

GIROD-CHANTANS, cité, 237.

GOICHOT, architecte, présente un travail sur les voûtes, 51. — Rapport sur ce travail, 62. — cité, 173.

GOUSSET (l'abbé), son mémoire sur l'arc de triomphe de Besançon, 117, 515, note.

GRENIER (le doct.), secrét. de la 1^{re}. section, ij. — Son résumé de l'histoire de la botanique en Fr.-Comté, 29, 237. — Nomenclature de plantes rares, 238. — Mention décernée, 524.

HUGO (Victor), cité, 187, 188, 195, 194, 210.

JEANNEZ, avocat, secrétaire de la 4^e. section.

JEANNINGROS (l'abbé) prend part à la discussion soulevée par M. MORIN, 53.

JOUFFROY (le doct.) appelle l'attention sur les épidémies de la haute-montagne, 92. — Lit un mémoire sur cet objet, 112.

JULLIEN de Paris, 2^e. vice-président, fait hommage d'une notice de M. SAUBON, sur les moyens de régler la navigation aérienne, 50. — Parle sur la mendicité, 77. — Propose des questions supplément, 86. — Sur l'enseignem. de l'histoire de France, 115. — Moyens de la populariser, 153. — Discussion sur ce sujet, 154. — Lit une notice sur SIDNEY-SMITH, 197. — Des pièces de vers, 241, 505.

JULLIEN (Aug.), pièce de vers sur BACON, 205.

LAURENT, maire de Fertans, adresse des pièces relativ. à la suppres. de la vaine pâture, 75.

LEGERF prend part à la discussion sur la vaine pâture, 75. — Propose les moyens de supprimer la mendicité, 75. — Demande

- l'approbation du Congrès pour son plan, 78. — Combat les monts-de-piété, 87. — Est d'avis de fonder des associations de médecins vétérinaires, 88. — Prend part à la discussion sur l'enseignement de la philosophie, 177, 178, 180, 185. — Sur l'élément de la tragédie, 195. — Félicite M. l'abbé Clerc sur son travail. — Parle sur les patois, 202. — Sur l'état de la littérature, 207. — Fait adopter sa proposition sur la vaine pâture, 237.
- MAGNONCOUR (Flav. DE), présid. de la 2^e. sect. — Prend part à la discussion sur la mendicité, 78, 79. — Donne la préférence à la banque locale sur le comptoir d'escompte, 80. — Désire qu'on encourage l'industrie séricicole, 81. — Fait adopter sa proposition sur les communaux, 82. — S'excuse sur sa santé de ne pouvoir assister à la séance, 85.
- MAILLARD DE CHAMBURE annonce un travail sur les voies romaines et les inscriptions antiques de la Côte-d'Or, 253.
- MAITROT parle sur la vaine pâture, 74.
- MARC, antiq. de Vesoul, cité, 158, 149, 165.
- MARCHANT (le doct.) fait hommage de sa Bibliographie anatomico-physiologique, 106.
- MARQUSET (Alph.), mémoire sur la culture du mûrier, 80.
- MARTIN (le doct.), 1^{er}. vice-président de la 1^{re}. et 6^e. Section. — Sa notice sur les entomologistes français, 49. — Fait divers rapports, 105, 106. — Sur la collect. entomologique de M. Berthet, 518.
- MAYOR, de Lausanne, présid. de la 5^e. Sect., lit son mémoire sur la cure des hernies, 93. — Sur le point d'appui en chirurgie, 103. — Sur les opérations qui doivent se faire dans l'eau, 104. — Ses adieux au Congrès, 248.
- MONNIER (Dés.), secrétaire de la 4^e. Sect. — Sa dissertat. sur les caractères des castramétations barbares, 155, 249. — Sur les agrafes antiq., 160. — Répond au professeur Bourgo, 166. — Sur les patois de Franche-Comté, 202. — L'institut des provinces lui décerne une mention, 324. — Sur l'origine de la langue rustique, 507.
- MORIN, ingénieur civil à Vesoul. Turbines, 28. — Développe son principe général de physique, 29. — Répond aux objections, 55. — Sa théorie sur les phénomènes géologiques, 42. — Son opinion sur les chemins de fer, 70. — Défend le tracé par la vallée de la Saône, 252. — Son système sur les fluides impondérables, 241. — Mémoire sur la possibilité de prévoir le temps, 529.
- ODERF (le doct.) prend part à différentes discussions, 98, 109, 111.
- ORDINAIRE (Dés.) rend compte des moyens pris à Besançon, pour supprimer la mendicité.

- OUSTALET (le doct.), son mémoire sur le système physiologique est mentionné honorablement, 106. — Sur la fièvre typhoïde, 108.
- PARANDIER, présid. de la 1^{re}. et 6^e. sect., 25. — Ses observations sur le Cornbrash, 32. — Ses démarches pour obtenir la création d'une société d'hist. naturelle, 38. — D'un musée géognosique du Doubs, 43. — Comparaison des terrains des Ardennes et du Jura, 59. — Son examen des divers projets du chemin de fer qui doit traverser la Franche-Comté, 69, 232. — Son exposé des travaux géologiques sur le Jura. 218. — Mention décernée, 524. — Résumé, 426.
- PARIS (M.), son cabinet, cité, 133, 171.
- PASSOT, ingénieur civil. Turbines, 27. — Ses observat. sur l'emploi du frein de Prony, 41.
- PAUTET (Jules), secrét. de la 5^e. section. — Tombeau antique près de Beaune, 140. — Prend part à une discussion, 134. — Son amendement adopté, 155. — Fait hommage de ses *Chants du soir*, 179. — Sources où les poètes doivent chercher des inspirations, 191. — Sa pièce au poète découragé, 195, 249. — Quelles doivent être désormais les tendances de la poésie? 489.
- PÈRENNÈS, secrét. de la 5^e. sect., en est nommé président, 173. — Prend part à la discussion sur la tragédie, 193, 196. — Son tableau des progrès de la littérature en Franche-Comté, 196, 258. — Prend part à la discussion sur l'état de la littérat., 210. — Médaille décernée, 524.
- PERRÉCIOT, sa description des princip. villes de la province, cité, 127. — De l'arc de triomphe, 528.
- PERRON, répond à M. du COETLOSQUET, 177. — A M. LECERF, 182. — Prend part à la discussion sur l'élém. tragique, 193.
- PETIET, de Gray, sa proposition sur l'enseign. philosoph. dans les collèges est adoptée, 190.
- PONÇOT prépare un travail sur les voies romaines, 253.
- PORCHAT, de Lausanne, communique une inscription, 150, 235. — Lit des fables de sa composition, 173, 179, 197. — Prend part à la discussion sur l'élément de la tragédie, 193.
- PORRO, naturaliste de Milan, prépare une bibliograph. malacologique, 26.
- POURCY (le doct.), vice-présid. de la 3^e. sect., prend part à la discuss. sur la météorologie, 34.
- PRATBERNON (le doct.), son mémoire sur la vaine pâture, 71. — Son opinion sur la suppression de la mendicité, 78. — Aborde la question sur la vente des communaux, 81. — Son mémoire sur les fièvres, 103, 231. — Son plan d'une hist. de l'agriculture,

160. — Note sur le principal mobile de l'homme, 215. — Défend le tracé du chemin de fer par la vallée de la Saône, 232. — Son essai sur les fièvres, 587.

RAVIER, dissertat. sur l'arc de triomphe, 129. — Son mémoire, 515.

REINER, notice sur la ville sans nom, 125.

RENAUD (Hippol.), ses réflexions sur les causes de l'irrégularité des mouvem. atmosphériques, 54. — Propose un amendement, 55. — Son rapport sur le mémoire relatif à la poussée des vents, 62. — Remplit les fonctions de secrétaire de la 2^e. section.

RENAUD-COMTE, naturaliste, lègue sa collection au départ. du Doubs, 45. — cité, 219, 220.

RENAUD-DUCREUX, secrét. de la 6^e. section, parle dans la discuss. sur les turbines, 18, 29. — Son vœu pour l'établissement dans le pays d'une école industrielle, 235.

RICHARD (l'abbé), curé de Dambelin, l'institut lui décerne une mention, 524.

ROTALIER (Ch.), Notice sur une figurine trouvée à Montaigu, 122.

SAUVAGNEY (Alfred de) offre la lithographie de la maison Maréchal.

THIRRIA, son mémoire sur les terrains jurassiques de la Haute-Saône, cité, 219.

THURMANN, essai sur les soulèvements jurassiques, cité, 219.

TOURANGIN (Victor), préfet du département, président, 25. — S'excuse de ne pouvoir assister aux séances, 217. — Ses remerciements au Congrès, 257.

TOURNIER (le doct.), prend part à différentes discussions médicales, 95, 96, 102, 105.

VIANCIN, ses idées sur les moyens de faire prospérer la culture du mûrier dans le département, 80. — Sa proposition en faveur de l'industrie séricicole est adoptée, 81. — Son opinion sur l'entrée du bétail, 85. — Sa pièce intitulée: *ma cousine Hélène*, 274.

VICTOR (Pierre) offre un aperçu général des antiquités scandinaves, 122. — Lit un mémoire sur cet objet, 154, 505. — Sur la décadence de la tragédie, 215.

VILLARS (le doct.), vice-présid. de la 5^e. sect., donne une statistique médicale de la province, 91. — Parle en faveur de l'appareil de M. Mayor, 102. — Son omphalolabe descript., 115.

VULLIEMIN, de Lausanne, présid. de la 4^e. sect., lit un fragment de la continuat. de l'*Hist. de la Suisse*, par J. Muller, 115, 221. —

Partage des terres en Suisse, 162. — Enseignement de la philologie en Allemagne, 178. — Prend part à la discussion, 189. — Lit un morceau sur la *campagne de la Valteline*, par Rohan-Chabot, 505.

WEISS (Ch.), secrét. génér. — Circulaire, IV. — Ouvre la session. — Son rapport sur les prix décernés par l'institut des provinces, 525.

ZUNDEL, de Zurich, discours sur les causes de l'intérêt dramatique, 187, 191.

FIN.





*Fragment d'une pierre itinéraire
trouvée à Autun.*

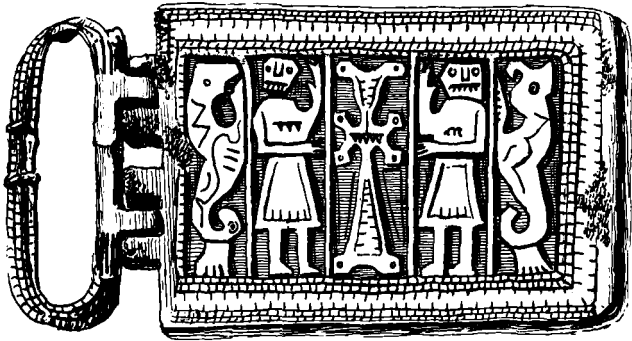


N^o 1.

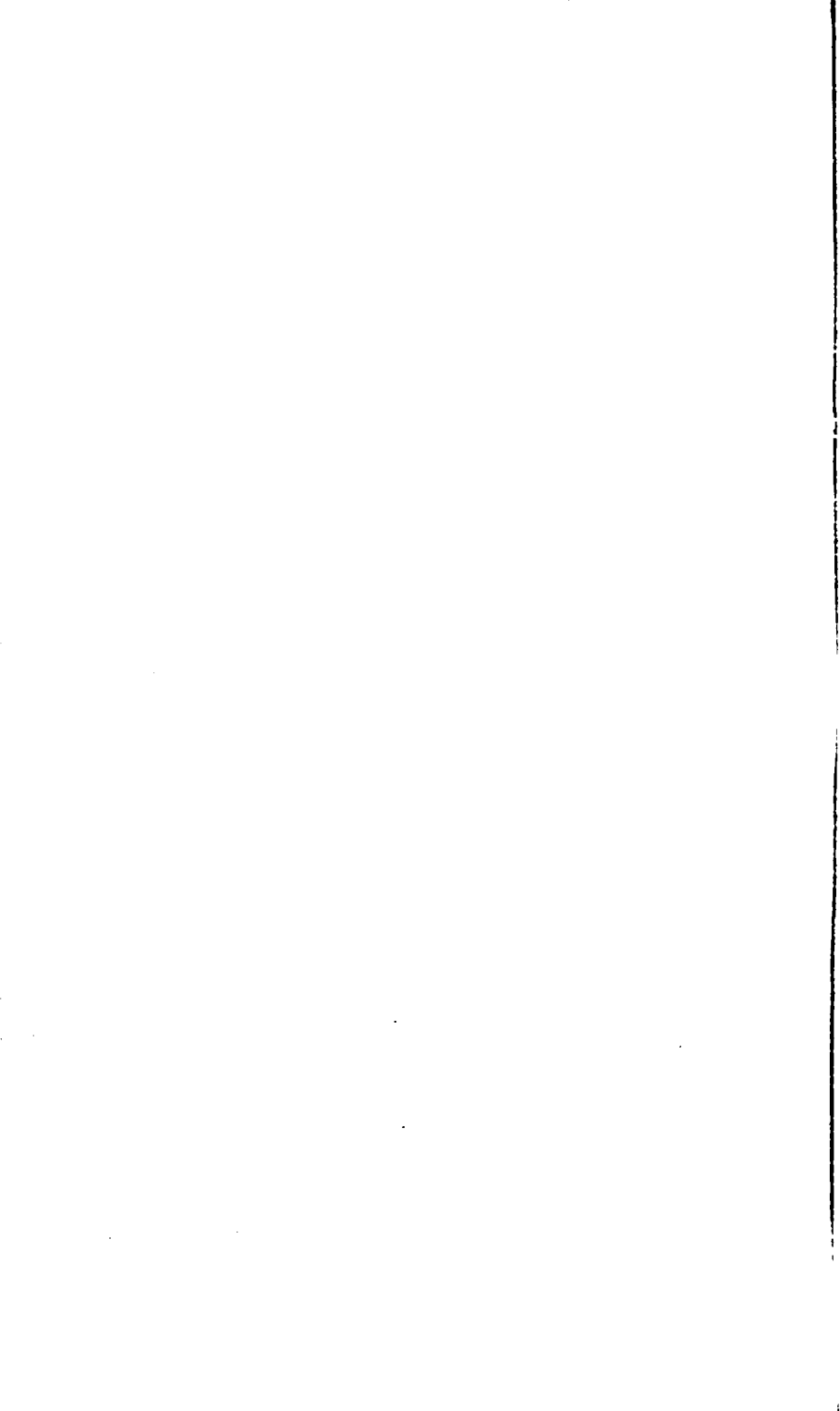


Agrafe de ceinturon trouvée à Marnon, près de Bayonne, en 1828.

N^o 2.



Trouvée dans une tombe, près de la colline de Montgifi, entre Cassonay et Tolent. 1828.

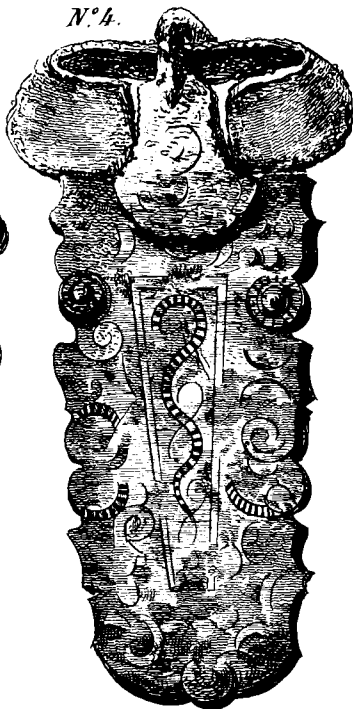


N.º 3.



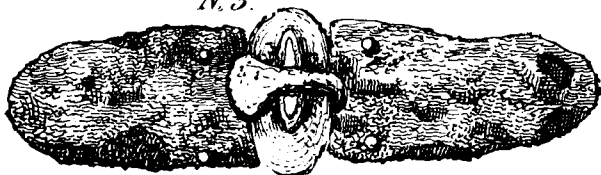
*Trouvée dans un
tombeau à Tolochemar,
près de Merges,
en 1826.*

N.º 4.



*Trouvée à Vuillecin
(Doubs), 1858.*

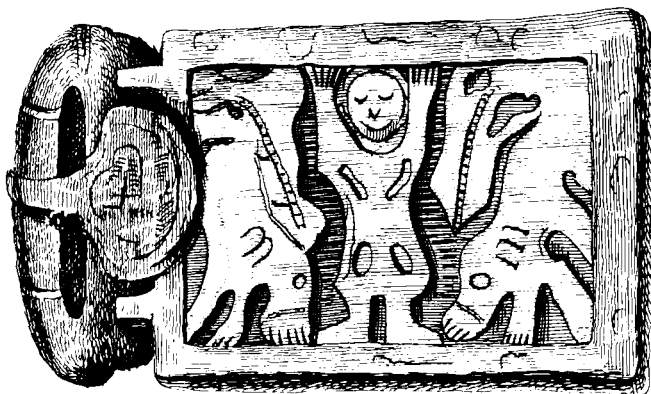
N.º 5.



*Découverte dans un Tomulus près de Chirovaux (Jura).
1839.*

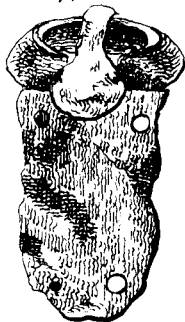


N^o 6.

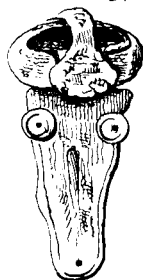


Agrafe trouvée à Vuillocin (Doubs) en 1838.

N^o 7.



N^o 8.



Ces deux plaques ont été découvertes dans des tombeaux à Vellechevroux (H^{te} Saône)